



Stéphane FOUART, *Des marchés et des dieux. Quand l'économie devient religion*. Paris, Grasset, 2018, 269 p.

Yves Laberge

Volume 78, numéro 1, février 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093380ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093380ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval  
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2022). Compte rendu de [Stéphane FOUART, *Des marchés et des dieux. Quand l'économie devient religion*. Paris, Grasset, 2018, 269 p.] *Laval théologique et philosophique*, 78(1), 187–189. <https://doi.org/10.7202/1093380ar>

par Quinn des écrits de Bentham suppose que ce dernier croyait que la religion allait simplement disparaître suivant les progrès de l'éducation des populations, et ce, au bénéfice de l'humanité.

Dans sa postface (« Faut-il, peut-on, doit-on pardonner à saint Paul ? »), feu Bernard Cottret effectue un retour synoptique sur la figure de saint Paul en la posant sous la lentille interprétative du récit de vie, celui-ci étant « toujours au bord de la fable ou de la mythographie » (p. 198). Homme de son époque, se situant lui-même à la croisée du judaïsme et du christianisme, Paul aurait construit son récit sur une écriture à la première personne du singulier et il s'agirait, à ce titre, d'une forme de reconstruction qui intègre des éléments du réel, du symbolique et de l'imaginaire. En ce sens, l'alternative posée par Bentham : Jésus *ou* Paul, interroge les structures mêmes de la chrétienté. Cottret en arrive, vers la fin de son texte, à la Réforme protestante. Il propose un parallèle entre la conversion de Paul et celles de Luther et de Wesley. Son texte se termine par une courte section à propos d'un contemporain de Bentham et un porteur des idéaux des Lumières, Jean-Jacques Rousseau.

Suivre Cléro et les contributeurs et contributrices à cet ouvrage dans leur compréhension de Bentham permet de revitaliser la théorie des fictions et lui donner un rôle important, voire majeur ou prépondérant, dans le savoir contemporain. Il est d'ailleurs à souligner ici qu'une philosophie élaborée par un théoricien du droit en arrive à déborder *sur* et *dans* les sciences humaines, chose qui s'avère, à certains égards, surprenante compte tenu de l'imperméabilité du droit par rapport aux autres champs du savoir. Ce pont, qui construit une transdisciplinarité, confère au droit une portée qui lui donne une légitimité à l'extérieur de lui-même et cette portée ne se limite pas à un aspect normatif ou sociologique. Elle s'adresse à une philosophie du langage qui, épistémologiquement, rejoint Saussure, Wittgenstein et Lacan dans leurs préoccupations ontologiques et anthropologiques. Ainsi, la filiation du savoir en matière de « fiction » conduit à repenser les rapports entre le réel, le symbolique et l'imaginaire, tout en ouvrant les possibilités d'une interdisciplinarité qui adjoint le droit, la linguistique, la philosophie et la psychanalyse.

Raphaël Mathieu LEGAULT-LABERGE  
Université de Sherbrooke

Stéphane FOUKART, **Des marchés et des dieux. Quand l'économie devient religion**. Paris, Grasset, 2018, 269 p.

Après des livres comme *Le Populisme climatique* (2010) ou encore *La fabrique du mensonge : Comment les industriels manipulent la science et nous mettent en danger* (2014)<sup>1</sup>, Stéphane Foucart examine dans *Des marchés et des dieux*<sup>2</sup> les parallèles possibles entre deux formes de culte : d'une part, les religions monothéistes avec leurs traditions, leurs rites, leurs mécanismes de divinisation, mais en tenant compte aussi du respect infini qu'elles inspirent — et qu'elles semblent exiger de tous, et, d'autre part, ces forces impalpables, ce que l'on désigne généralement sous des vocables comme « l'économie », « le marché », « la croissance », voire « l'emploi ». Pour Stéphane Foucart, « l'économie » érigée sur un piédestal serait devenue comme une nouvelle religion, sans toutefois en avoir le titre, avec — au sens figuré — « ses théologiens et évangélistes » (p. 234). On entend

1. Stéphane FOUKART, *Le Populisme climatique : Claude Allègre et Cie, enquête sur les ennemis de la science*, Paris, Denoël (coll. « Impacts »), 2010, puis chez Folio, 2015 ; ID., *La fabrique du mensonge : Comment les industriels manipulent la science et nous mettent en danger*, Paris, Denoël, 2013, puis chez Folio, 2014.

2. Une réédition de ce titre est parue en format de poche (Folio actuel, 2020). Celle-ci n'était pas encore parue lors de la rédaction de cette recension.

souvent dire par exemple que ce sont « les forces du marché » qui déterminent la santé de nos institutions et qu'il faut prioriser « l'économie », prise comme un tout. Depuis plusieurs générations, les politiciens d'ici et d'ailleurs répètent *ad nauseam* que leur priorité sera de revitaliser « l'économie », et tel un Test de Rorschach, chacun pourra voir dans cette vague promesse ce qui lui tient le plus à cœur : les puissants voudront ainsi justifier leur habitude de favoriser les plus nantis, présentés comme des « créateurs d'emplois », et les plus démunis imagineront qu'on leur procurera un meilleur poste ou des conditions de travail plus favorables.

S'inspirant de l'idée d'Hannah Arendt sur l'autorité en tant que mode de domination et de soumission sans avoir à employer la force (dans son ouvrage classique *La crise de la culture*, paru en 1961<sup>3</sup>), Stéphane Foucart reconceptualise ce qu'il nomme une « autorité nouvelle » pour désigner « l'économie » (p. 17). Comme un démiurge-Moloch qui avalerait les hommes ou une déesse insatiable qu'il faudrait entretenir et nourrir sans cesse, et pour laquelle on devrait consentir à des sacrifices, « l'économie » serait devenue, selon Stéphane Foucart, comme une sorte de divinité, sinon une finalité abstraite qu'il faudrait satisfaire à tout prix et ne jamais décevoir. Ne parle-t-on pas quotidiennement des implacables « lois du marché » ? Ou encore de l'Autorité des marchés financiers ? Ou même que « le Marché souverain décide » (p. 41) ? On pourrait presque avancer, en ces temps d'une apparente sécularisation, que ce phénomène de divinisation des marchés deviendrait plus intense dans la mesure où les formes traditionnelles de pratique religieuse semblent avoir disparu ; la perte largement répandue de la Foi pourrait avoir laissé un vide encore non comblé.

Cette hypothèse difficile à démontrer peut paraître séduisante, et Stéphane Foucart la nourrit habilement, en traitant successivement du marché comme étant logé en un lieu à la fois concret et virtuel (les places boursières), pour ensuite examiner ces nouveaux dieux comme étant honorés (par les politiques, les investisseurs, les bulletins de nouvelles) et dotés de la capacité de se reproduire ou de se fâcher (par les emballements occasionnés par les crises boursières) et ultimement de nous punir collectivement (en faisant fluctuer exagérément les prix de certaines denrées ou du pétrole). Les exemples convoqués remontent jusqu'à l'Antiquité romaine pour désigner les actuels « gourous des marchés » comme les pontifes des temps modernes (p. 78). Et qui dire, quoi penser lorsque les marchés dégringolent soudainement, lors des crises boursières ? Serait-ce comme « la colère des dieux » qui s'expliquait dans les temps immémoriaux par un tremblement de Terre ? Ou plutôt que même pour les experts et comme pour les initiés d'autrefois, il « manquait des éléments pour comprendre le grand dessein de Dieu » (p. 228) ?

Sous des dehors inattendus, l'argumentation de Stéphane Foucart n'est pas pour autant totalement nouvelle ; *Des marchés et des dieux* s'appuie principalement sur un ouvrage devenu classique, *La Richesse des nations* (1776) d'Adam Smith<sup>4</sup>, et Stéphane Foucart cite pertinemment le sociologue Pierre Rosanvallon, pour qui le marché « n'est pas seulement un mode d'allocations des ressources à travers une libre détermination [...] des prix : c'est un mécanisme d'organisation sociale plus encore qu'un mécanisme de régulation économique » (p. 161). Il y a plus de deux siècles, Adam Smith forgea le concept de « la main invisible » (p. 166) pour décrire cette dynamique puissante et imprévisible que l'on nomme les lois du marché : tout comme l'action des dieux, celles-ci seraient immuables et impénétrables. Et c'est précisément ce concept de « la main invisible »

3. Hannah ARENDT, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard (coll. « Folio Essais »), 1989 [1972, pour la première traduction française ; 1961, pour l'édition originelle américaine].

4. Adam SMITH, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 2 t., Paris, Économica, 2000 [1776 pour la première édition américaine].

d'Adam Smith (p. 166) qui depuis quelques décennies aurait été reconverti en ce que l'on nomme « la main invisible du marché » (p. 167).

L'une des conclusions de Stéphane Foucart est que l'économisme tous azimuts risque de nous entraîner vers « une dangereuse impasse » (p. 251). Sur une note plus philosophique au sujet des limites de « l'économie » et de la recherche incessante de la richesse, l'auteur ajoute que « le plaisir n'est pas le bonheur, ce que l'on sait depuis l'Antiquité, et certains neurobiologistes estiment même incompatible le sentiment de plénitude et de contentement avec la quête effrénée des plaisirs de toutes sortes » (p. 251).

Avec *Des marchés et des dieux. Quand l'économie devient religion*, Stéphane Foucart nous propose un ouvrage original et rigoureusement argumenté dont chaque chapitre est plus intéressant que le précédent. Les universitaires s'intéressant à la sécularisation seront sans doute inspirés par ce livre bien étayé. Même les lecteurs sceptiques devant un rapprochement aussi audacieux entre l'économie et le religieux apprécieront le style élégant et la verve de l'auteur. À la limite, on pourrait prolonger la réflexion de Stéphane Foucart dans d'autres domaines et remplacer l'économie par un autre objet de culte profane, que ce soit l'environnement, le sport, les célébrités, le végétarisme et les aliments naturels ou même la drogue pour adapter le modèle proposé par Stéphane Foucart dans l'établissement d'un nouveau diagnostic ou d'une tendance émergente. Mais — qui sait ? — cette nouvelle hypothèse sera peut-être pour un autre livre... plus facile à annoncer qu'à démontrer.

Yves LABERGE  
Université d'Ottawa

Robert H. FRANK, **Success and Luck. Good Fortune and the Myth of Meritocracy**. Princeton, Princeton University Press, 2017 [2016], 208 p.

« Que le meilleur l'emporte ! » ; « Les élèves les plus doués recevront les notes les plus hautes ! » ; « Les candidats les plus méritants obtiendront des positions supérieures ! » (p. XIV) ; « Les universitaires les plus talentueux sont les plus cités ! » (p. 134)... Nous entendons tous les jours ces formules convenues, auxquelles beaucoup de décideurs veulent croire, mais qui seraient en fait basées sur le mythe — bien enraciné — de la méritocratie, qui sévit autant dans le monde de la recherche que dans les milieux universitaires, sans parler du secteur financier et dans les médias. Finaliste au prix du « *Financial Times* and McKinsey Business Book of the Year » en 2016, ce livre du professeur Robert Frank déboulonne habilement cette thèse pourtant séduisante et largement répandue voulant que chacun soit récompensé en fonction de son mérite, de ses capacités, de ses efforts. L'auteur est professeur émérite à l'Université Cornell et à l'École Johnson Graduate School, situées dans l'État de New York, c'est-à-dire au pays de l'individualisme triomphant, où la méritocratie se confond quotidiennement avec un autre mythe : celui du Rêve américain, qui perpétue la croyance voulant qu'aux États-Unis, chacun puisse réussir et s'élever jusqu'aux plus hautes sphères de la société, à condition de travailler ardemment et de toujours persévérer<sup>5</sup>.

Selon Robert Frank, le mythe de la méritocratie néglige un aspect déterminant mais souvent occulté : la chance de ceux et celles qui réussissent simplement en se trouvant « au bon endroit et au moment le plus opportun ». D'autres perspectives invoqueront, au lieu de la chance, un heureux hasard (« good fortune ») pour expliquer comment certaines personnes auraient réussi à gravir opportunément les échelons de l'ascenseur social ou hiérarchique. Ces deux facteurs apparaissent fort

---

5. Voir les multiples définitions contenues dans le livre de Lawrence R. SAMUEL, *The American Dream. A Cultural History*, Syracuse, Syracuse University Press, 2012.